

SOUVENIRS SUR LÉON DEUBEL

Le poète Léon Deubel, dont on n'a pas oublié la fin misérable, reçoit des honneurs posthumes : la Ville de Paris vient de donner son nom à une petite place d'Auteuil; un étudiant de l'Université de Bonn, élève de M. Hermann Platz, lui consacre sa thèse de doctorat; l'an dernier la Société du Mercure de France a réédité ses vers dans la Collection Bibliothèque Choisie et prochainement paraîtra aux Editions le Rouge et le Noir un choix de Lettres.

I

Léon Deubel naquit, le 22 mars 1879, à Belfort, ville de garnison, au climat « rageur et déconcertant » et à l'atmosphère empuantie par les fumées d'usines.

Il descendait d'une vieille famille strasbourgeoise, émigrée, en 1871, après l'annexion de l'Alsace. Un de ses ancêtres était bavarois et sa mère était d'origine suisse.

Son père était cabarcier, et c'est au bruit des brocs choqués sur les tables que le poète en herbe poussa ses premiers vagissements.

Il ne connut guère la douceur d'un foyer, et, tout enfant, il fut sevré de ces caresses maternelles dont, plus que tout autre, il aurait eu tant besoin. En effet, mariés trop jeunes, mal assortis, d'humeur incompatible, ses parents ne devaient pas tarder à se séparer et à quitter

sa ville natale, en le laissant aux soins de sa grand'mère Mayer.

Il avait sept ans, lorsque sa mère, « frivole et indifférente », mourut des suites d'un refroidissement contracté à Paris à la sortie du théâtre.

Confié alors, théoriquement, à son oncle et parrain, M. Léon Deubel, épicier en gros, bon musicien et excellent homme sous des dehors bourrus, il fut en fait élevé par ses tantes, Mlles Deubel, couturières dans la « vieille ville », célibataires, « coquettes et babilleuses », mal préparées au rôle d'éducatrices et de remplaçantes. S'il est vrai que son enfance fut morose, il ne fut pas, comme certains se l'imaginent, un petit martyr. Je dirai même que, matériellement, il ne manqua jamais de rien. Une des amies de sa prime jeunesse me rappelait naguère qu'il était fort beau, remarquablement intelligent et d'une rare précocité, plein de santé et bien mieux vêtu que tous ses camarades. Mais les tantes, que ses caprices juvéniles et son amour immodéré de la lecture déconcertaient, le brusquaient un peu, et comme l'a rappelé Pergaud, l'enfermaient volontiers dans une chambre obscure où il prenait plaisir à s'enfouir dans les jupes qui s'y trouvaient suspendues. Les corrections peut-être trop fréquentes, et souvent maladroitement, de même que celles de Mlle Lambercier « n'allaient pas à leur but ».

C'était alors un gros garçon timide, gauche et indolent. On l'avait surnommé « Plein de soupe » et il souffrait de ce sobriquet rabelaisien. Il avait une précoce terreur de la femme, et, pour se rendre à l'école, il faisait des détours, afin d'éviter les établissements d'éducation et les pensionnats de jeunes filles. Il avait, — et il conserva toute sa vie, — une horreur presque physique de la danse dans une ville où les bals foisonnent.

A deux reprises, il s'enfuit de la maison avunculaire pour chercher un refuge auprès de sa grand'mère Mayer. Deux fois il y fut ramené et, pour le punir, on décida

de l'envoyer au collège de Baume-les-Dames, alors florissant, où il fut mon condisciple.

C'était un singulier collège que le collège de Baume-les-Dames, situé dans le cadre merveilleux de la vallée du Doubs, dans une petite ville somnolente et cancanière, où le poète Edouard Grenier coulait les derniers jours de sa verte vieillesse. La nourriture laissait à désirer; les professeurs, à deux ou trois exceptions près, étaient de braves gens, aimant leur métier, mais d'une incroyable ignorance. La discipline était très relâchée. Nous fumions pendant les études, et pendant les récréations. Nous pratiquions, pour le tabac, un communisme intégral, et la même cigarette passait de bouche en bouche. Il y avait à l'étage supérieur une sorte de grenier qui abritait les plâtres. Nous l'avions surnommé la « Boîte à corruption ». Nous y pénétrions à l'aide de fausses clefs. Nos débauches d'ailleurs étaient très innocentes. Elles consistaient surtout à boire et à fumer en cachette. Les lingères n'étaient pas farouches. Deubel, toujours sentimental et naïf, rimait des poésies pour l'une d'elles à qui l'un de nos camarades, plus psychologue, donnait des satisfactions moins platoniques. Nous sautions volontiers le mur pour porter nos hommages et notre argent à la plantureuse tenancière de la « Buvette du Tonkin », baraque en bois située à proximité du collège sur les promenades du Breuil. Bien que médiocrement discipliné et tabagiste fervent, Deubel ne prenait part que rarement à ces dernières escapades pleines d'aléas.

Je le revois encore avec sa grosse tête blonde, sa lèvre déjà plissée d'un rictus et ses yeux d'un bleu céleste, étrangement expressifs. Un peu massif, un peu lourdaud, précocement misanthrope, déjà changeant dans ses affections et n'aimant à vrai dire que les poètes et la poésie, il vivait farouche, drapé dans son macfarlane et toujours abîmé dans un rêve intérieur. Il traversait alors,

comme il me l'écrivit plus tard, une crise morale, due à la perte de la foi de son enfance et à son isolement. Il ne sortait jamais. Il ne recevait pas de correspondances et il lui arriva de passer deux années consécutives sans quitter le collège un seul jour.

C'était d'ailleurs un élève médiocre. Par une erreur de jugement bien excusable à une époque où les Sarcey et les Jules Lemaître menaient une campagne contre les humanités, on l'avait aiguillé sur l'enseignement « moderne ». Sa nullité en mathématiques et en... gymnastique était presque légendaire. Toutefois, après un premier échec, il décrocha, sans gloire, son diplôme de bachelier.

Après avoir refusé cavalièrement un emploi lucratif dans la maison de son oncle, il obtint un poste de répétiteur. Il exerça d'abord à Pontarlier, où il eut pour collègue un de nos anciens pions de Baume-les-Dames, particulièrement chahuté, M. Sergent, et où ses débuts furent difficiles. A la rentrée d'octobre 1897, il fut nommé à Arbois, délicieuse petite ville aux vins réputés, où il eut la bonne fortune de tomber sur un collègue plus âgé que lui, très cultivé et à l'esprit à la fois original et précis, de trouver un disciple fervent, le poète Charles Patris, et de rencontrer la jeune fille qui lui inspira, non seulement la « Chanson du Pauvre Gaspard », mais aussi, par la suite, ses plus beaux vers d'amour et qu'en 1905 il faillit épouser.

Ce fut l'unique amour de sa vie. Sans doute eut-il, surtout au temps de son opulence, quelques aventures passagères, mais je ne lui connus jamais de liaison. Si j'en crois Guillaume Apellinaire, il aurait eu pour maîtresse, vers 1905, une petite Allemande fort laide, du prénom d'Anna, sa « Jeanne Duval » pour qui il écrivit des poèmes débordant de luxure, mais il ne m'en a jamais parlé.

Du reste, bien que doué d'un tempérament assez fou-

gueux, il était avec les femmes d'une timidité et d'une maladresse telles que, eût-il voulu se montrer entreprenant, il était d'avance assuré d'un échec.

De son séjour à Arbois, il conserva toujours un souvenir ému. Il y fut presque heureux. Nous échangeions alors, chaque semaine, des lettres pleines d'abandon. Nous nous soumettions nos vers, nous nous signalions nos trouvailles et, comme nous n'étions pas riches, nous recopiions l'un pour l'autre ce qui nous avait frappés. Je lui révélai Gérard de Nerval, Mallarmé et Jean Lahor; il me révéla Verlaine, Verhaeren, Vielé-Griffin, André Lebey, Frédéric Saisset, Fernand Gregh.

Ma mère habitait alors Nans-sous-Sainte-Anne, pittoresque village du Doubs, célèbre par ses curiosités naturelles et par des souvenirs historiques d'une authenticité douteuse. Deubel, chaque année pendant les vacances, venait y passer quelques jours. Nous nous enivrions de poésie et nous ébauchions les plus chimériques projets d'avenir, les rêves les plus insensés de domination spirituelle. Nous nous proposions de partir pour l'Angleterre, sans but précis et sans un rouge liard, uniquement parce que la poésie anglaise nous semblait être la plus riche et la plus musicale de toutes. Ce culte de la poésie anglaise, il l'eut toute sa vie. Je l'ai entendu souvent regretter de n'être pas capable d'écrire directement dans la langue de Shakespeare.

Son bonheur, hélas! devait être de courte durée.

A la suite d'un drame de famille qui ébranla profondément sa sensibilité déjà frémissante et meurtrie, il se convertit brusquement au socialisme, lui qui jusqu'alors avait eu pour toute politique le plus parfait mépris. Son socialisme était quelque peu hétérodoxe. C'est ainsi que, pendant la guerre hispano-américaine, alors que tous les partis de gauche étaient nettement en faveur des Etats-Unis, ses sympathies allaient à l'Espagne et il approuvait nettement les termes d'une protestation

d'artistes francs-comtois due à l'initiative d'Edouard Grenier.

En avril 1898, par l'intermédiaire d'un ami commun, je le mis en relations avec Henri Ponard, directeur du *Jura Socialiste* à Saint-Claude. Pendant près de deux ans, sous le pseudonyme transparent de Noël Ludèbe, puis de Noël Ludey, il collabora régulièrement à cette feuille, ainsi qu'au *Soufflacul*, un organe ordurier qu'il rêvait de transformer en journal de satire artistique et sociale de belle tenue littéraire. Dans un de ses articles du *Soufflacul*, il prit à partie M. Boilley, maire d'Arbois, coupable d'avoir révoqué un fonctionnaire municipal. L'article, qui commençait à peu près en ces termes : « M. Boilley casse une croûte et un fonctionnaire tous les matins », contenait des aménités de ce genre : « M. Boilley possède un dos de travailleur auquel sont attachés deux bras de fainéant », et se terminait sur cette pointe acérée : « Les dieux sont-ils faillibles? M. Boilley se vouûte. » M. Boilley, influent, autoritaire et irascible, fut piqué au vif, et il ne lui pardonna jamais cette irrévérence.

La fréquentation trop assidue de l'accueillante maison X..., sous les arcades, avait suscité des commérages dont s'alarmait sa susceptibilité. En outre, il eut, dans son amour naïf et platonique, une déception dont il souffrit cruellement et qui fit s'ancrer dans son esprit l'idée depuis longtemps caressée d'un départ vers d'autres cieux :

S'en aller vers quel inconnu
De rêve et de sonorités?

Est-il besoin d'ajouter que son service n'était pas irréprochable? Il était débonnaire avec ses élèves et cassant avec ses supérieurs. Il faisait au pâtissier Ravinet des visites trop fréquentes et il affichait pour l'argent un mépris presque stupéfiant.

Comme déjà la poésie seule l'intéressait, il s'était abs-

tenu d'envoyer des devoirs à la Faculté de Besançon, et il n'était pas en odeur de sainteté auprès du Recteur.

Le 17 novembre 1899, il m'écrivait :

Quelle désolation que ce métier ! J'ai renoncé au Certificat d'anglais que l'on va supprimer en 1900 et que la licence ès lettres (mention langues) remplacera définitivement. J'ai dit au Recteur, qui veut absolument qu'on travaille, que je préparais le certificat des Classes Élémentaires. C'est pour avoir la paix.

Aussi, lorsqu'un incident burlesque provoqua l'intervention de ses chefs hiérarchiques, n'eut-il personne pour le défendre et fut-il contraint de solliciter un poste dans une autre Académie.

Le Nord l'attirait par son voisinage de l'Angleterre et de la Hollande et par je ne sais quel appel mystérieux. Je me souviens qu'un matin, vers le 15 avril 1899, date à laquelle il reçut son avis de changement pour Saint-Pol-sur-Ternoise, je le surpris au saut du lit. En enfilant son pantalon, il s'écria :

Hosannah des Nords acquis !

et il me promit d'écrire sur ce thème un poème plein d'allégresse (1).

Sa vie à Saint-Pol ne fut pas ce qu'il avait espéré. Si ses élèves étaient, d'une manière générale, d'un niveau intellectuel exceptionnellement élevé, il n'en était pas de même de ses collègues, presque tous médiocres. Le collègue, éloigné de la ville, n'offrait aucune ressource. Le climat brumeux et plutôt hostile lui faisait regretter Arbois, où il avait connu des heures exquisés et où Carlin l'avait stimulé dans son amour des lettres et initié

1. Il tint parole. Voir *Régner*, page 170 :

Dans mon cœur, pour qui j'ai requis
L'âpreté des septentrions,
Sonne en gloire de carillons
L'hosannah des Nords acquis.

au culte de Verlaine. Incompris, isolé, loin de ceux qui l'aimaient, il se saoulait de poésie et pleurait la *Chanson du Pauvre Gaspard*.

Par ailleurs, la nourriture était exécration et le service très dur :

120 pensionnaires, 80⁺ externes, 4 maîtres pour 4 études; le dimanche et le jeudi, 4 services d'études, de promenade et de messe. Bref, 24 heures sur 24, jeudi et dimanche.

Vers cette époque nous fondâmes *la Vie meilleure*. Depuis longtemps, Deubel et moi, nous caressions l'idée d'avoir un organe à nous, indépendant et audacieux. J'étais très lié avec Alfred Jacquin, imprimeur à Poligny, ami des poètes et lui-même poète à ses heures. Je le décidai à tenter l'entreprise. Nous mîmes sur pied la plus invraisemblable des revues d'avant-garde, où des déclamations anarchistes voisinaient avec des prières et des études sociologiques sérieuses et où des poèmes parnassiens alternaient avec les vers les plus désarticulés et les plus abscons. Paul Robin, ancien directeur de *Cem-puis*, chassé de toutes les feuilles libertaires, y faisait de la propagande néo-malthusienne, alors que d'autres collaborateurs, influencés par Zola, donnaient des hymnes à la fécondité. Aucune outrance ne nous effrayait. Toutefois, Robin ayant un jour très gravement exposé que les cadavres humains devraient être, mêlés à la chaux, transformés en engrais chimique, les abonnés — car notre revue ne vivait que de ses abonnés — qui toléraient les pires absurdités se fâchèrent, et le spiritualiste Léon Vannoz dut mettre les choses au point. Deubel, sous son nom véritable, donna à *la Vie meilleure* des vers « éblouissants d'originalité (2) », des poèmes en prose et des nouvelles remarquables. Il eut le tort de lire à ses élèves quelques passages de l'une d'elles : *L'histoire de Limpide, ou le Jeune homme qui a des*

(2) Le mot est de M. Charles Dumont.

Lettres, dont un épisode, d'ailleurs amusant, a pour théâtre une maison close de sous-préfecture.

Ce n'était pas le seul grief qu'on avait à lui faire. Il manquait d'autorité. Il ne savait pas appliquer les règlements avec une sévérité suffisante et il permettait aux « grands » de fumer à peu près librement.

Aussi n'eut-on pas de peine, en grossissant les charges réelles et en les corsant peut-être de charges imaginaires, à obtenir sa révocation, lorsque, mû par un insurmontable besoin d'indépendance, il fit à Boulogne la fugue dont on trouvera le récit au cours du présent volume, et que, maladroitement, il demanda son changement, en termes sans doute inacceptables.

Il débarqua à Paris, le 1^{er} mars 1900, sans un sou, et il poussa vers moi un cri de détresse qui fut entendu.

Parmi ceux qui, presque aussi pauvres que lui, firent l'impossible pour l'empêcher de mourir de faim, citerai-je Georges Guy-Grand, boursier de licence, Armand Dehorne, Charles Patris et Henri Vuillemin, répétiteurs de collège, Léon Vannoz, soldat de 2^e classe au 44^e d'infanterie, Louis Chicon, élève au lycée Louis-le-Grand? Mais les sacrifices que nous pouvions consentir était malheureusement insuffisants et, en dépit de notre « ardente charité », il dut, par deux fois, connaître l'horreur des nuits sans gîte. Au cours d'une errance nocturne, il écrivit à 3 heures du matin, sur un banc de pierre de la place du Carrousel, cet émouvant poème :

Seigneur! je suis sans pain, sans rêve et sans demeure,
Les hommes m'ont chassé parce que je suis nu,
Et ces frères en vous ne m'ont pas reconnu
Parce que je suis pâle et parce que je pleure (1)...

qui est un des plus beaux cris de la souffrance humaine. Pour subvenir à sa maigre existence, il dut faire de petits métiers incertains et hors de tout classement. Il

(3) Voir Œuvres (Bibliothèque choisie du *Mercur* de France), page 25.

fut tour à tour — ou simultanément — copieur de bandes, distributeur de prospectus, manœuvre, guide — interprète à l'exposition, cicerone d'un riche étranger. Cette vie précaire dura jusqu'à son incorporation au 79^e d'infanterie à Nancy, le 15 novembre 1900.

Au régiment, il fut, quelque temps du moins, malheureux comme tous ceux dont la sensibilité s'accommode mal des contraintes et des brimades. Nonchalant et mou, il souffrit à la fois des rigueurs du service et de la discipline rigide en honneur dans la légendaire « brigade de fer ».

Toutefois, au cours du 1^{er} semestre de 1901, il eut la surprise de toucher une douzaine de mille francs provenant de l'héritage de sa mère et d'une part d'héritage d'une grand'tante décédée à Lucerne.

Il s'empressa alors de louer, rue de la Commanderie, une chambre qu'il orna de dessins et de gravures et il vécut la vie facile du soldat opulent. Il parvint même, si j'ai bonne mémoire, à « s'embusquer » à la Bibliothèque de la garnison. Il se lia avec René d'Avril et les poètes de la *Grange Lorraine*. Il écrivit de « faibles choses », fit paraître ses *Sonnets Intérieurs*, fonda, avec Fleischmann, la *Revue Verlainienne*, d'éphémère durée, et avec Jean de la Hire, Hector Fleischmann, Charles Vildrac et quelques autres, *L'Idée Synthétique* dans laquelle il publia ses *Lettres à la Petite Amie Verlainienne* et un conte suresthétique : *Le Caillou Blanc V. S.*

A sa libération, il part pour l'Italie, afin d'y

Retrouver la ferveur comme un trésor perdu.

Il visite Neuchâtel, le lac de Garde, Ravenne, Venise, Florence, Fiesole et Pise. Il envoie à ses amis des lettres débordantes de lyrisme et gonflées d'espoir. C'est véritablement une renaissance intellectuelle et physique, et c'est de ce moment-là qu'avec la *Lumière Natale* commence, à proprement parler, son œuvre.

Son héritage passablement écorné, il vient chercher un refuge chez son ami Louis Pergaud, à cette époque instituteur à Durnes, petit village du Doubs, coquettement situé sur les hauteurs qui dominent la vallée de la Loue et voisin du pays natal de Gustave Courbet.

Je l'avais mis, vers 1900, en relations avec Pergaud, qui avait été mon camarade d'enfance, et avec qui, dans les bois et dans les champs de Nans-sous-Sainte-Anne, j'avais vécu quelques-unes des scènes de la *Guerre des Boutons*. Pergaud prématurément orphelin, généreux jusqu'à l'abnégation, et, sous des dehors un peu frustes, d'une sensibilité presque féminine, s'était, dès le début, enthousiasmé pour la poésie parfois si poignante de Léon Deubel. On sait avec quelle délicatesse il obligea toujours l'infortuné poète, mais ce qu'on sait moins, c'est le culte touchant qu'il professait pour le talent de son ami (3).

Ce séjour à Durnes, dans une maison d'école, isolée, vétuste, hantée de hiboux et voisine du cimetière, fut l'une des périodes les plus fécondes de la vie de Deubel. C'est là qu'il écrivit quelques-uns des plus beaux sonnets de *Poésies* et qu'en définitive il prit conscience de lui-même.

Après deux ou trois faux départs, il va en mai 1904 se fixer à Lille où il fréquente les poètes du *Beffroi* et où, en quelques mois, il dépense le peu qui lui restait de ses deux héritages. S'inspirant d'un exemple célèbre, en une nuit de bombance, il liquide son avoir. Il s'embarque alors pour Paris où il passe l'hiver, couchant tantôt dans les bureaux de *l'Événement*, 10, boulevard des Italiens, sur un matelas de journaux, tantôt au 20 bis, rue Saint-Benoît, sur un canapé, dans un appartement mansardé occupé en commun par Louis Chicon, Léon Vannoz et un des frères de ce dernier.

(4) Pour n'en citer qu'un exemple : En 1910, je rencontrai à Belfort Pergaud qui faisait une période d'instruction militaire. Je lui demandai ce que faisait Deubel, dont j'étais sans nouvelles : « Deubel ? me répondit-il, il est en train de devenir le plus grand poète du siècle. »

Au début de 1905, il fait à Durnes un nouveau séjour; puis, pour des motifs divers, regagne Paris où J.-B. Carlin, alors traducteur à l'Agence Havas, le recueille.

Quelques mois durant, il est secrétaire de rédaction de la *Rénovation Esthétique*, que finance le Russe Goutchkof et que dirige le peintre Emile Bernard. Mais il se brouille avec son directeur et connaît à nouveau la misère.

Il exerce alors les professions les plus éphémères et les plus diverses. Il travaille dans une compagnie d'assurances. Il tente vainement de collaborer aux publications Larousse; on l'évince parce qu'il n'a pas de domicile fixe. Il est secrétaire d'hommes de lettres. Il écrit pour des périodiques des articles que d'autres signent et pour lesquels il est dérisoirement rétribué. Il rédige pour un pharmacien des prospectus et des brochures vantant les vertus curatives de je ne sais quel produit-panacée ou eau minérale. Il donne des leçons de français à une petite Russe dont il tombe amoureux. Il encaisse des notes d'honoraires pour le compte d'un ami médecin. Il se livre à des recherches mercenaires à la Bibliothèque Nationale et à Sainte-Geneviève. Il fait, à des prix de famine, de vagues traductions ou des travaux de copiste. Il donne des échos au *Mercure de France*. Plusieurs années de suite, pendant quelques jours, il calligraphie les adresses des prospectus luxueux d'une grande maison de couture. Surtout, il fait pour M. Serge Persky, le traducteur de Gorky et d'Andreiev, des travaux qui vont du simple secrétariat à une discrète collaboration.

Parfois la « générosité d'un confrère « aisé » se fait sentir »... D'obscurs admirateurs, tel cet employé des postes du nom de Jeanneret, le secourent discrètement. Un jour, un inconnu — il ne sut jamais qui — paya pour lui un arriéré de plusieurs mois de chambre.

En 1907, pendant quelques mois il est l'hôte de Louis et de Delphine Pergaud, dans leur étroit logement de la

rue de l'Estrapade. Presque chaque semaine, il vient chez Pergaud, chez Chicon ou chez moi, où, pour quelques heures, il a l'illusion d'un foyer. Je ne puis, sans émotion, évoquer ces bonnes heures d'intimité et d'abandon. Deubel, que beaucoup ont connu réservé et distant, s'y révélait causeur incomparable, étourdissant d'esprit, de verve, et, parfois, même, de gaieté. Bien que sa conversation portât de préférence sur la littérature, il était d'une érudition peu commune et il apportait à la défense d'idées parfois changeantes un véritable luxe d'arguments pimentés de traits mordants. Parfois — rarement — il consentait à réciter des vers de Verlaine ou de Baudelaire, le poème de Vildrac :

Si l'on gardait, depuis des temps, des temps,
Si l'on gardait, souples et odorants,
Tous les cheveux des femmes qui sont mortes...

ou, plus rarement encore, des siens. Sa voix était fort belle, et personne, peut-être, ne sut mieux que lui mettre en valeur un texte poétique. Je me souviens d'avoir été ému presque jusqu'au malaise par l'audition des *Aveugles* de Baudelaire. Il savait chanter très agréablement. A vingt ans, pour faire plaisir à sa bien-aimée, il avait mis en musique du Verlaine et du Franc-Nohain, il avait rajourné une vieille romance franc-comtoise : *Les Filles d'Arbois*, et il avait composé quelques chansons dont l'une, ma *Pauv' Jeunesse*, a quelque chose de farouche et de poignant :

Tu fus une jeunesse à part;
Tu voulais que j' suiv' les grands chemins
Avec l'idée d'aller null' part
Et d' manger quelquefois du pain;
Mais comm' t' étais assez patraque
Pour demander à c' qu'on m' caresse
On t'a dressée à coups de matraque
Ma pauv' jeunesse.

Va-t'en finir dans un' caserne
Y a des galons dans ta giberne...

On te torturera sans merci
Jusqu'à c' qu' ta volonté s'affaisse
Pour t' crucifier à Biribi
Ma pauv' jeunesse.

T'étais pourtant pas exigeante;
Des oiseaux gais parmi les sentes
Et la chanson de quelques vers.

Mais, depuis les dures épreuves de l'année 1900, il ne chantait plus, et peu nombreux sont aujourd'hui ceux qui l'ont entendu.

Il ne faisait pas étalage de sa misère; au contraire, il la cachait. Des hommes de cœur qui l'ont aimé, M. Fernand Gregh, M. Jean Royère, M. Charles Vildrac, pour n'en citer que quelques-uns, m'ont affirmé qu'ils avaient toujours ignoré l'étendue de sa détresse. Un jour de dèche il refusa l'abri que lui offrait M. Paul Léautaud. Jamais il ne conduisait ses intimes dans sa chambre de la rue des Fossés-Saint-Jacques, dont, a dit avec quelque exagération M. Georges Duhamel, « le seul aspect serrait le cœur ».

Toujours correctement vêtu, il n'avait rien d'excentrique et il n'avait de bohème que son imprévoyance et l'incertitude de ses moyens d'existence. Ses goûts étaient presque bourgeois : il aimait la famille, les enfants. Il n'avait aucun penchant pour les vices à la mode. Un camarade le décida certain soir à boire de l'éther. Il en éprouva un dégoût et une honte dont il nous fit part quelques jours après, et je suis bien certain qu'il ne récidiva pas. Un jour qu'il n'avait plus de chaussettes, il me fit, en termes savoureux, le procès de cette partie ridicule et incommode de la garde-robe masculine. A l'un de ces mercredis de Pergaud dont nous avons, quelques-uns

du moins, conservé un souvenir attendri, un de nos amis ayant vanté son jardinet de banlieue, Deubel répondit que, lui, il avait la jouissance gratuite d'un jardin de plusieurs hectares, autrement beau et propice à la rêverie : le Luxembourg. Il détestait le théâtre, un art inférieur et, sans doute, trop coûteux pour lui; par contre, il aimait le cinéma, représentation directe de la vie. Il lisait volontiers les faits divers et même les romans populaires. Il éprouva quelque temps un enthousiasme mi-sérieux, mi-ironique pour le *Balao* de Gaston Leroux. Il ne voyageait qu'à pied, et il vantait, avec des arguments à la Jean-Jacques, ce mode primitif de locomotion. Il s'est toujours refusé à prendre le métro.

Il ne fut jamais, à proprement parler, un réfractaire, et il sut, même aux heures de ses pires détresses, supporter avec résignation et avec décence « l'exil outrageant du pauvre ».

Au cours de son existence, il changea souvent d'opinions. On le vit tour à tour antimilitariste (1), nationaliste convaincu, patriote raisonnable, admirateur de Georges Clemenceau, souvent paradoxal, mais toujours désintéressé et sincère et volontiers enclin à la contradiction, en raison sans doute de son origine alsacienne.

En matière de religion, il était plutôt indifférent. Non seulement il ne pratiquait pas, mais il se réclamait d'une sorte de panthéisme réminiscent de celui du sage de Weimar. Vers la fin de sa vie, il semblait incliner à un déisme moins imprécis et quelque peu mystique. Il suivait attentivement les recherches psychiques de Sir Oliver Lodge et il avait sur la mort et sur la pérennité de l'esprit des idées voisines de celles de M. Maeterlinck (1). Il admet-

(5) « Garde-toi du poison rouge comme de la syphilis », écrivait-il à Louis Pergaud vers 1901. Par contre — Yannoze me le rappelait naguère — au moment d'Agadir, il attendait avec impatience sa feuille de mobilisation.

(6) Et cela bien avant d'avoir lu *la Mort*, dont il devait faire un livre de chevet. Qui sait si cette consécration de ses propres idées dans un livre remarquable n'a pas été une des causes déterminantes de son suicide?

tait la théorie de la réincarnation et il s'imaginait parfois — son œuvre en témoigne — être un « roi déposé » qui expiait, ici-bas, dans la misère, quelque méfait ignoré. Au surplus, la métaphysique ne le passionnait que médiocrement. La grâce d'une fleur des champs ou l'harmonie d'une cheville bien faite l'intéressaient davantage que le problème de Dieu ou les controverses sur l'immortalité de l'âme.

Conscient de sa valeur, il était très orgueilleux et très susceptible. La moindre critique le blessait cruellement et les fautes de goût le mettaient hors de lui. J'en citerai deux exemples. Au temps où il me faisait tenir, au fur et à mesure de leur éclosion, ses vers et ses proses d'adolescent, j'avais fait quelques réserves sur ses *Poèmes en prose*; il me répondit : « Je ne t'en enverrai plus, puisqu'ils te déplaisent. » En 1912, lorsque parurent dans *Vers et Prose* les trois poèmes qui se trouvent aux pages 230 à 248 des *Œuvres*, je lui marquai ma préférence, peu justifiable j'en conviens, pour *Musique au Temple mouillé*, alors que lui préférait, pour le rythme, *Chanson de Jolie Fille*, et, pour le sentiment, *Nostalgie*. Il ne me répondit rien, mais parut choqué et ne me montra plus ses productions.

On le représente volontiers comme un pique-assiette et un parasite. Ce n'est pas exact. Il avait d'étranges pudeurs. Il a refusé parfois brutalement des secours qui voulaient être discrets et il a souvent, par son attitude, découragé des admirateurs qui lui voulaient du bien. Il ne me demandait jamais d'argent. Parfois ma femme lui glissa quelque pièce blanche, et il lui est arrivé de m'offrir d'un geste de grand seigneur des cigarettes que nous lui avions achetées. Quand il était en fonds, il était d'une générosité irréfléchie. Rappellerai-je que, lorsqu'il habitait rue Furstenberg, dans les locaux de la *Rénovation*, il hébergeait volontiers des poètes faméliques et que, longtemps, il entretint le maestro Edgard Varese. Plus tard,

à un moment que je ne puis plus préciser, Chicon et Vannoz ayant payé d'avance sa pension à un restaurateur de la rue de Seine, M. Ferou, il fit bénéficier de cette rare aubaine des camarades plus pauvres que lui. En 1904, il me crut sur le pavé, en Angleterre, et spontanément il me fit tenir un mandat de 25 francs, « en reconnaissance — bien petite — » de ce que j'avais fait pour lui en 1900. Enfin, lorsqu'en 1912 il hérita de quelques milliers de francs, il en envoya télégraphiquement cent à quelqu'un qui l'avait mystifié d'une manière écœurante, ne voulant pas se montrer « plus dur que son destin de pauvre bougre ».

Ce dernier héritage, aussi inespéré que les deux premiers, lui permit de revoir son pays natal. Il déclina une dernière offre de son oncle qui, le croyant repentí, voulait une fois de plus l'associer à la fortune de l'épicerie Deubel. Il prétexta que son intention était de se fixer en Belgique en qualité de professeur de français. Le 19 novembre 1912, au moment de quitter Belfort, il écrivait à un membre de sa famille :

J'ai raté tous les trains du matin. En attendant l'express de 3 heures et des minutes, j'écris quelques dizaines de lettres, variations sur le même thème : « A moi la Vie ! »

Je ne vous ferai pas grâce de ce refrain. A votre intention, je l'enjoliverai pourtant de quelques phrases. Je vous dois à vous, à mon oncle et à Mlle Louise, la bonne journée d'hier. Elle m'a consolé de bien des déboires, tant elle fut empreinte de cordialité et mémorable. Je vous ai retrouvés, vous et mon oncle, aussi bons, sinon meilleurs que naguère, etc...

Il séjourne quelque temps à Besançon, dans un petit hôtel où il se plaît. Il travaille. Il est heureux. Il fait des projets d'avenir. Puis il part pour la Belgique; il traverse Paris, déjeune chez moi, me fait promettre de garder le silence sur son passage et insiste pour que je dîne avec lui au restaurant Rougeot, boulevard Saint-Germain, trop heureux, après avoir été tant de fois mon obligé, de pou-

voir être un jour mon hôte. Puis il disparaît. Une carte de nouvel an ne portant pas son adresse, et ainsi libellée :

Des vœux, etc...

L..n D..b.l,

nous apprend qu'il est à Bruxelles. Nous sûmes, depuis, qu'il avait visité la Belgique et une partie de l'Allemagne et qu'il était rentré aigri et désabusé, mûr pour le suicide.

Un jour de juin 1913, il vint chez moi, comme il l'avait fait si souvent, partager notre repas de midi. Rien dans ses propos ni dans son attitude ne laissa supposer qu'il était à la veille d'attenter à ses jours. Il mangea peu, ne voulut ni vin ni asperges, trop acides, mais par contre nous pria de faire un bon café.

Il me confia un paquet de livres qu'il devait, dit-il, reprendre quelques jours après. Il se plaignit que, pendant son absence, personne n'eût parlé de lui dans les revues littéraires, exhala son horreur de Paris et surtout du Quartier Latin, exprima le désir de faire, avec ma femme et moi, un pique-nique en banlieue, sur les bords de la Seine, dans un endroit ombré. Sur mon conseil, nous choisîmes les bords de la Marne, moins fréquentés et moins artificiels. Je dus le quitter pour me rendre à mon bureau. Ma femme l'accompagna, mais rue de Buci un autobus les sépara, et le poète disparut, réalisant à la lettre

Le départ sans adieu d'irrésistible tombe

dont il a parlé dans un de ses sonnets.

Quelques jours après, un mot navré de Pergaud m'apprenait que le cadavre de l'un des plus anciens de mes amis d'enfance était étendu sur les dalles de la Morgue.

Les causes de ce suicide qui émut jusqu'à la grande presse sont multiples. La santé du poète était délabrée, par des jeûnes trop fréquents; il était atteint d'une dou-

loureuse maladie de vessie, génératrice de neurasthénie; il répugnait à reprendre, après une trêve de quelques mois, la « vie de chien » dont il était las; il avait conscience d'être injustement méconnu et il souffrait de voir arriver certains confrères dont il supportait mal la vaniteuse médiocrité; il était sous l'influence d'un horoscope de Max Jacob ou de Marc Saunier : dans le creux de sa main gauche, la ligne de vie, au tiers environ de sa courbe, était franchement coupée par la ligne de tête, ce qui, paraît-il, au dire des cabalistes, signifiait qu'il devait volontairement disparaître vers la trentième année. Enfin, peut-être en arrivait-il, comme le peintre du *Chef-d'œuvre inconnu*, à n'être jamais satisfait des créations de son cerveau et désespérait-il de se réaliser.

Avant de mourir, il avait détruit tous ses inédits, parmi lesquels se trouvait un sonnet étrangement prophétique, *Le cadavre*, que nous étions tout au plus trois ou quatre à connaître.

Par cotisation, ses amis lui firent des obsèques décentes, auxquelles, malheureusement, je ne pus assister. Ainsi que me l'écrivait Louis Pergaud, ce fut « simple et digne ». Le cercueil disparaissait sous les roses et, au cimetière de Bagneux, Pergaud, étranglé par l'émotion, prononça quelques paroles d'adieu, et Mme Berthe Reynolds fit passer dans l'auditoire un frisson lorsqu'elle interpréta ces vers pathétiques :

Décèsse qu'au temple ont servie
Les mots par quoi nous te disons,
Toi qui couronneras ma vie
Dans ta Morgue ou ton Panthéon,
Poésie!
Que mon corps à l'heure incertaine
Qui doit le confondre à la poudre
Tombe avec le fracas d'un chêne
Dont l'orgueil soutira la foudre.

A la suite d'une pétition rédigée par Louis Pergaud, et couverte de signatures, le Conseil municipal de la Seine

accorda au suicidé une concession perpétuelle, et, en 1917, sur l'initiative de M. Michel Puy, un Comité fit procéder à la translation des cendres.

Léon Deubel repose à présent, tout près de son maître Jules Laforgue, à Bagnoux, II^e division, 18^e ligne, tombe n^o 2.

II

Bien que, ainsi qu'en témoigne sa correspondance, Léon Deubel fût prosateur né, il voulut n'être que poète. Il rêvait de laisser à la postérité un unique volume de vers « magnifique et royal » qui mûrissait dans le secret de son âme. Aussi ne parlerai-je que de sa poésie et passerai-je sous silence ses œuvres en prose : Essais d'adolescent, Contes ou Nouvelles datant d'avant 1906, roman rabelaisien détruit.

La *Chanson Balbutiante*, sa première plaquette, parut en 1899, chez l'imprimeur Alfred Jacquin, à Poligny (Jura), sous couverture réséda, avec une préface de Léon Vannoz et, en exergue, cette phrase de Villiers de l'Isle-Adam :

Au fond, rêver, c'est mourir : mais c'est mourir au moins en silence et avec un peu de ciel dans les yeux.

Cette œuvrette, composée de trois parties, de forme et d'inspiration parfois différentes, se ressentait des influences subies par l'auteur. Les deux premières parties, *Eveils* et *Sollicitudes*, étaient surtout encombrées de « bimbéloterie parnassienne » avec cependant quelques trouvailles et quelques pièces heureuses, tel ce délicieux *Projets*, un peu « fête galante » :

Soir bleuté d'un ruissel de lune,
Après nuit de ta chevelure :
Je veux dormir dans l'un et l'une...

La *Chanson du Pauvre Gaspard*, par contre, est tout

imprégnée de Verlaine, et surtout du Verlaine de la *Bonne Chanson*. Certains morceaux, certains vers pourraient être signés du Maître :

ou bien :

Voici ma vie humble et plaintive
Qui chante son espoir vers vous..

Entends qui pleure
Aux allées :
— Ce sont mes heures
En allées.

Mais on y trouve déjà bien des notations personnelles, bien des images qui font pressentir l'art ultérieur de Deubel :

L'heure passe comme une rose
Dont l'agonie est sans parfum...

Ou bien de lumière éblouie
Et dédaigneuse d'un peu d'être
Etre la fleur épanouie
De ton rideau...

..... Ces choses du Passé, qui sont
Le buis pascal, ô souvenir de tes allées,

...le désespoir infini des fontaines
Extasié de lune, omet de s'assouvir...

Dans le *Chant des routes et des Déroutes* paru, en 1901, aux Editions de la *Vie meilleure*, l'influence de Verlaine attestée par le sonnet :

Douceur de chanter en tes livres,
O Verlaine, le chant des joies...

persiste. On la retrouve dans bien des poèmes :

La lune est blonde et c'est parmi
La mort des branches
L'éveil des rossignols parmi
Les bleus silences....

Comme une barque va plissant
 L'onde qui rêve
 Mon cœur dérive et va glissant
 A vau le rêve...

Mais elle se tempère de celle de Rimbaud et surtout de celle de Laforgue, dont l'ironie douloureuse avait littéralement conquis Deubel.

Ce livre très inégal contient quelques poèmes de premier ordre, malheureusement noyés dans de la « littérature ».

Il en est de même des *Sonnets intérieurs* (1903).

Malgré son titre, cette plaquette ne se compose pas uniquement de sonnets. On y trouve notamment un hommage à Paul Verlaine, récité au cimetière des Batignolles, à l'occasion du sixième anniversaire de la mort du pauvre Lélian :

Ton nom chante, Verlaine, aux absides des saules
 Dans le calme de ces tombes et dans mon cœur,
 Doux autant que le doux bercement d'une épaule
 Où appuyer sa tête et rêver au bonheur.

Mon doux Seigneur, mon doux Seigneur, comme il enchante
 Comme on se sent meilleur de l'avoir murmuré
 Et comme je le porte en moi, d'avoir pleuré
 Dans les modes mineurs où ta tendresse chante...

En 1904, pour dix-sept amis, il réunit ces deux ouvrages, grossis de quelques inédits, en un volume intitulé : *Vers la Vie*, qui constitue, en quelque sorte, le testament de sa jeunesse littéraire et qui marque la fin de sa première manière.

Il le déclare explicitement dans une lettre curieuse adressée à M. Gossez, dans sa dédicace à Armand Dehorne :

Garde-le — toi seul es capable de m'aider à le relire plus tard — ce livre où j'ai fixé mes petites douleurs, selon ton vœu, non pour l'autrui mais pour se recomprendre et se moquer de soi...

et dans ces quelques mots caractéristiques dont il a orné la page de garde de mon exemplaire :

A mon vieil ami Eugène Chatot, ces vieilles choses en attendant les livres qu'il aimera...

La Lumière Natale (1905), écrite sous la double influence du ciel et de l'art d'Italie, dans une forme un peu parnassienne, mais toute fleurie d'images neuves, est plus et mieux qu'un livre de transition. On y trouve déjà les procédés et les audaces dont le poète se targuera plus tard.

C'est d'ailleurs à partir de cette époque que, renonçant à sa facilité du début, il travaille ses vers opiniâtrément, les remet vingt fois, cent fois sur le métier. Dans une lettre, malheureusement égarée, à laquelle était jointe la première version du *Sommeil du paysage*, il me confessait que la gestation et l'éclosion d'un poème étaient pour lui quelque chose de douloureux, mais qu'aucune volupté n'égalait la mise au jour d'un vers bien réussi.

En 1906, il fait imprimer à ses frais *Poésies*, mais, sans argent, il ne peut entrer en possession de ce recueil, aujourd'hui introuvable, dans lequel, à 26 ans, il atteint à sa perfection.

En 1909, il publie sur 32 pages ses *Poèmes choisis*, tirés à 63 exemplaires sur du papier de luxe. La forme, en général, en est plus obscure, et parfois fait pressentir M. Paul Valéry. On y trouve cependant quelques-uns de ses plus beaux poèmes : *Chanson de Juillet*, *Le Rire de Viviane*, *Au Loin*, *A la Foule*, *Demain*, et un sonnet inspiré par la mort de Victor Hugo, dont la dépouille est plongée :

Dans le gouffre aveuglant du jour perpétuel,

de ce Victor Hugo dont, au temps de son adolescence, il contestait le génie et que maintenant il admire et relit.

En 1912, chez un éditeur allemand, M. A.-R. Meyer,

il publie, en français, un mince *Flugblatt* : *Ailleurs*, ne contenant que quatre pièces nouvelles, d'une rare beauté et dont l'une, *Aux Navires*, est prophétique :

Comme vous, ô coureurs des mouvantes campagnes,
Je bondis au-dessus des flots qui m'accompagnent,
Porteur d'un rêve immense aux riches cargaisons,

Et quand mon fou désir de connaître s'allume,
Comme vous, égarés sous des toisons de brume,
Je lance un rouge appel à qui rien ne répond,

Dans l'azur que, vaincu, je poignarde de haine
Et je me couche au lit de la détresse humaine
Comme vous, en sombrant, au lit des goémons.

En 1913, Louis Pergaud fit paraître au *Mercure de France*, sous le titre *Régner*, un choix important de vers de Deubel, précédé d'une préface émouvante et simple comme un récit de la *Légende Dorée*.

En 1922, le *Mercure de France* réédita la *Lumière Natale*, dont quelques extraits seulement figuraient dans *Régner*.

Enfin, cette année, l'œuvre de Deubel est entrée dans la collection *Bibliothèque Choisie* de la même maison d'éditions. C'est une consécration qui aurait comblé de joie l'infortuné poète et que, sans doute, il a désirée plus d'une fois.

Cette œuvre, brutalement interrompue, fragmentaire et mutilée, péniblement et partiellement reconstituée par des mains pieuses, abonde en pages de tout premier ordre.

Sans doute, avec un peu de bonne volonté, peut-on y trouver, non seulement telle ou telle influence, mais des réminiscences : « *Tombe de feuille en feuille* » est un hémistiche de Vigny, « *le Bruit d'ailes du silence* » est une audace empruntée à Théophile de Viau, « *le Bouclier de ton ventre arrondi* » rappelle une image de Haraucourt, « *La Très Chère et la Pure* » est bien baudelairien. Il n'en

est pas moins vrai que ce livre contient d'innombrables choses originales et des véritables trouvailles. Comme l'a dit Louis Pergaud :

Même aux heures où Deubel était le plus influencé par Verlaine et par Laforgue, se dégageaient déjà de ses chants des accents personnels, un rythme à lui et quelque chose qui indiquait une personnalité puissante et originale...

...La strophe deubellienne, ramassée, craquante d'images, éblouissante de soleil, est sa création et son bien propre.

Et c'est à bon escient qu'il pouvait orgueilleusement écrire :

Comme une horde dense au milieu de décombres,
Je pousserai mes vers sur le monde futur.

Son souvenir est toujours vivace. Il est de ceux dont l'œuvre « monte comme un soleil », et dont le nom restera gravé dans la mémoire des hommes.

Naguère, sur l'initiative d'un jeune admirateur, le poète Jean Réande, il s'est fondé, sous la présidence de Georges Duhamel, une société qui groupe, en dehors de tout esprit d'école, ceux qui, s'inclinant devant la grandeur farouche d'une vie vouée, jusqu'au martyre, à l'art le plus noble et le plus pur, sont convaincus que « les amoureux du verbe et les fervents de la beauté » viendront « au long des années à venir s'abreuver à la source vive de la poésie de Léon Deubel ».

EUGÈNE CHATOT.